Réponse de Paul Mattei à Rémi Gounelle à propos de :Le christianisme antique (Ier-Ve siècle), Paris, Ellipses,coll. « L'Antiquité : une histoire », 2003.in ASSR 130-45 (2005)

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3676>

DOI : 10.4000/assr.3676

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 307-308

ISBN : 2-7132-2092-0

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

« Réponse de Paul Mattei à Rémi Gounelle à propos de :Le christianisme antique (Ier-Ve siècle), Paris, Ellipses,coll. « L'Antiquité : une histoire », 2003.in ASSR 130-45 (2005) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, mis en ligne le 13 septembre 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3676> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.3676>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Réponse de Paul Mattei à Rémi Gounelle à propos de :Le christianisme antique (Ier-Ve siècle), Paris, Ellipses, coll. « L'Antiquité : une histoire », 2003.in ASSR 130-45 (2005)

- 1 Cette notice appelle, au titre du droit de réponse, les réflexions que voici :
- 2 Ni l'auteur ni l'éditeur ne pensaient qu'un petit livre comme celui qui est en cause méritât d'intéresser une revue comme les *Archives de Sciences Sociales des Religions*. Ils n'avaient pas inclus cette revue parmi les périodiques à solliciter pour service de presse. Ils avaient donc lieu de se réjouir de ce que la présence d'un compte rendu dans la revue fût le fruit d'une démarche de celle-ci.
- 3 Deux accusations sont diffamatoires envers la compétence du professeur comme envers le sérieux du chercheur : absence de pédagogie et information datée. Mais il n'est pas nécessaire de les réfuter en détail : une lecture loyale du livre suffit à faire éclater la mesquinerie de la première, qui repose sur des têtes d'épingle, et l'inanité de la seconde, qui sollicite les phrases. Deux mises au point, pourtant. Il m'est reproché d'enseigner, de façon vieillotte, que le rapport entre christianisme et religion traditionnelle était pensé par les protagonistes en termes purement doctrinaux. Or, notamment, mon prévenu censeur ne s'avise pas que, p. 63, « métaphysique » a le sens, non technique, de « logomachie », à quoi, pour Plinie le Jeune, *Ep.* 10,96, se ramène le discours tenu par deux *ministrae*. Il m'est reproché d'avoir situé le christianisme parmi les « cultes orientaux » selon les cadres conceptuels de la classique *Religionsgeschichte*. Or si, non sans hésitations, j'ai opté pour ce qui peut sembler une manière (très pâle) de rappel de celle-ci, c'est parce que je sais que les auditeurs, nombreux, auxquels j'ai l'occasion de m'adresser (mes pages sont souvent issues de conférences), s'interrogent

sur cette situation : attitude délibérée de ma part, qui n'est pas exclusive d'autres approches.

- 4 Quant à mes erreurs, les imputations de M. Gounelle attestent plutôt ses propres choix et ignorances, de soi véniels, mais perniciox en tant qu'occasions d'anathèmes sommaires.
- 5 J'aurais eu tort d'affirmer que les cultes civiques n'étanchaient plus, aux débuts de notre ère, aucune soif spirituelle et que la « nouvelle religiosité » promettait autre chose qu'un salut temporel. Or on lit la première assertion sous d'excellentes signatures, et récentes (R. Turcan, *Cultes orientaux*, 1992, p. 25 ; voir aussi Y. Lehmann, *La religion romaine*, « Que Sais-Je ? », 1980, 2^e éd. 1989, p. 94), et rien ne permet de soutenir que la « nouvelle religiosité » s'en tînt à l'ici-bas (Turcan, p. 32). Mes expressions sont prudentes, au demeurant.
- 6 J'aurais péché par incongruité en parlant d'homéens « de gauche » et « de droite ». Or, M. Gounelle a l'air de ne pas savoir que cette métaphore politique, curieuse mais suggestive, est de H.-I. Marrou (*Nouvelle histoire de l'Église*, t. 1, 1963, p. 303 sq.), et fut reprise après lui (M. Meslin, colloque Hilaire et son temps, Paris 1969, p. 33) : elle dit bien que, sur la fin de Constance, dans l'élastique postulation d'une « ressemblance » entre le Père et le Fils, se rencontraient des « orthodoxes » hostiles à l'*homooousios* nicéen et des arianisants plus ou moins avérés. Même grief pour l'expression « cote mal taillée » concernant le monothélisme : est-elle très éloignée de « compromis », qu'emploient pour qualifier cette doctrine G. Dagron (*Histoire du Christianisme*, t. 4, 1993, p. 41) non moins que M. Simonetti (*Dizionario Patristico*, 1984, col. 2289) ? Et appeler « pirouette » la remarque selon laquelle les Apologistes ne s'estimaient pas tenus d'exposer la totalité des croyances et pratiques chrétiennes, voilà qui fait bon marché de la présence du même jugement chez un connaisseur tel que Pellegrino, *Diz. Pat.*, col. 289 (aussi bien ce jugement serait à nuancer : Justin n'est, en l'espèce, ni Minucius Félix ni Lactance).
- 7 J'aurais, en écrivant que l'« édit de Milan » mit un terme à la persécution ouverte en 303, oublié Maximin Daia et Licinius. Passe pour Licinius, encore que les poursuites qu'il suscita se placent plus tard, dans un autre contexte : raison pour laquelle, peut-être à tort, je l'ai omis. Sur Daia, ma formule (rapide, comme il sied dans un compendium) n'a rien de choquant. Que l'on reprenne la chronologie des années 312-313 : en février 313, Constantin et Licinius se rencontrent à Milan et y arrêtent leur politique chrétienne ; avril : Maximin est battu en Thrace ; il se suicide à Tarse dans l'été ; mais, dès l'automne 312, pressé par Constantin, à l'alliance duquel il aspirait encore, il avait renoncé à la persécution.
- 8 M. Gounelle procède sur exemples supposés typiques, en fait ruineux, car faciles à retourner. Et son blitz se déchaîne contre des objectifs limités ou marginaux, épargnant des blocs entiers, plus nombreux et plus porteurs : le cœur de l'ouvrage serait-il moins vicieux ?